



NOTRE ÉCOLE

Association Loi 1901

notre.ecole06@free.fr

<http://notre-ecole06.fr>

Bulletin N° 90

« Les Pins » A1 Les Semboules
990 Bd G. Apollinaire
06600 ANTIBES
Tel : 04 93 74 00 81
06 87 21 31 31

Le mot du président.

2004 - 2024, vingt ans, c'est l'âge du Musée de l'École.

Comme le temps a vite passé ! Que de choses s'y sont déroulées, avec toujours en point d'orgue : la culture, la solidarité, le partage.

Comme dit la chanson : "On n'a pas tous les jours vingt ans", aussi notre vœu le plus cher est d'arriver à célébrer cet événement du mieux possible et à lui donner toute l'importance qu'il mérite.

Nous allons essayer de faire le maximum, mais ce n'est pas chose aisée. Il faut que nous organisions ce moment important de l'histoire de notre association, sachant que notre musée est trop exigu pour y accueillir beaucoup de monde à la fois. Nous pouvons disposer de la Salle du 8 Mai (en novembre, il peut faire mauvais) et d'une partie de l'Esplanade du Pré des Pêcheurs qui fait face à cette salle. La Mairie, que nous avons sollicitée, n'a pas encore répondu à toutes nos demandes, mais les étudie. Nous avons fait appel à des bonnes volontés toujours prêtes à nous aider pour animer cet événement et en faire un point d'orgue pour "Notre École".

Célébrer ce fait marquant sans des enfants ne peut se concevoir, aussi allons-nous nous orienter vers des animations les impliquant.

Il est évident qu'à l'heure actuelle, nous sommes encore dans le vague, mais les idées ne manquent pas; encore faut-il arriver à les concrétiser !

Beaucoup d'entre vous se sont inscrits pour participer à l'aventure comme spectateurs, mais nous aimerions que beaucoup s'impliquent dans sa conception en nous donnant des idées qui rejoindront peut-être ce qui a déjà été arrêté, mais qui peuvent nous fournir de nouvelles pistes.

Comme dit la maxime : "L'effort persévérant triomphe des difficultés", alors nous sommes sur la bonne voie et j'espère que nous arriverons à mener à bien notre projet.

Le président : René Pettiti.

L'expression "à Pâques ou à la Trinité" signifie : dans un avenir lointain indéterminé, autant dire jamais. En effet, Pâques et la Trinité sont séparés de neuf semaines.



Le premier timbre-poste du monde.

La circulation des plis et paquets s'est développée au fil du temps.

Au XV^{ème} siècle en Europe, les monarchies organisent des réseaux de relais postaux avec des diligences conduites par des postillons.

La personne qui recevait un courrier devait payer en fonction du poids et de la distance parcourue. Cette règle avait pour conséquence une gestion administrative complexe (destinataire absent ou refus du courrier).

En déjeunant dans une auberge anglaise, Sir Richard Rowland Hill, directeur des postes, fut témoin d'une scène touchante : une servante reçut une missive qu'elle refusa après l'avoir examinée. Elle avoua à Sir Rowland Hill que c'était un code convenu avec son amoureux pour communiquer sans frais.

Ainsi, Sir Rowland Hill eut l'idée d'inverser le système en faisant payer l'expéditeur. La direction de la poste royale britannique fut séduite par cette perspective. Elle décida de faire payer un coût forfaitaire modique d'un penny pour toute expédition dans l'ensemble du Royaume Uni, sans considération de distance. Pour règlement, l'expéditeur devait coller une vignette-timbre à l'effigie de la reine Victoria.

Le 1^{er} mai 1840 naquit le premier timbre-poste du monde : le célèbre "One Penny Black". Il fut imprimé en "taille douce" avec les détails de la gravure pour dissuader les fraudeurs. Dès sa mise à disposition, le nombre de courriers s'est multiplié. Le premier tirage du "One Penny Black" a atteint 10 millions d'exemplaires.



Lorsque le timbre a été retiré de la vente, c'est environ 72 millions d'exemplaires qui avaient été mis au service des expéditeurs. Ce timbre fut imprimé par feuille et chaque timbre porte l'indication de son emplacement sur la feuille. Il s'agissait de deux lettres : l'une pour la ligne, l'autre pour la colonne.

Ce système avait pour objectif de compliquer la tâche des faussaires et il fit surtout le bonheur des philatélistes qui reconstituaient les feuilles après oblitération des timbres.

La simplicité de ce nouveau système incita les autres pays à adopter la vignette-timbre. Dès 1843, deux cantons de la confédération Helvétique (Zurich et Genève) imprimèrent des timbres pour la poste locale. Cette année-là, le Brésil en fit de même; en 1847, ce fut le tour des États Unis et de l'île Maurice et en 1848 celui des Bermudes.

Le premier timbre français, le "Cérès noir" de 20 centimes fut mis à la disposition des "envoyeurs" le 1^{er} janvier 1849.

Le timbre-poste révolutionna la communication et permit une explosion du trafic postal.

Jacques Magagnosc - Riviera Philatélie Antibes - 06 11 15 52 47

Le Fantôme de Lucie

Lucie est une belle jeune fille de 18 ans, issue d'une famille noble désargentée qui, vers 1560, entre au service de Madame Jacqueline de Lafayette épouse du Baron Guy de Daillon, qui résident dans leur château de Veauce, dans l'Allier.

Bien vite, le Baron courtise Lucie qui finit par lui céder, pour son plus grand malheur.

La Baronne est très jalouse et elle profite que son mari soit parti guerroyer pour enfermer la belle Lucie dans la prison de la tour de l'horloge, située au saillant sud-est de la forteresse.

Elle y est morte de faim et de froid, mais depuis, certaines nuits, elle viendrait hanter le château.

En 1973, le Baron Eugène de Cordier de Veauce vend le château à Ephraïm Tagori de la Tour, un ingénieur en armement et officier de l'armée britannique, né à Jérusalem, vétéran de la bataille de Stalingrad et de la guerre des six jours. Depuis cette date, Lucie est de plus en plus présente au château. Ephraïm Tagori, qui prétend la voir chaque nuit vers minuit, lorsqu'il se rend dans la tour, attire de nombreux visiteurs. A tel point que le journaliste Jean-Yves Casgha, spécialiste du paranormal, y a passé la nuit du 4 août 1984 avec toute une équipe de France-Inter, photographes, preneurs de son et de nombreux appareils de mesures. Ils auraient été témoins de l'apparition du fantôme de Lucie, prenant même une photo où l'on voit une silhouette blanche. Enfin, ils auraient perçu des bruits étranges.

Ce reportage a fait grand bruit et attiré beaucoup de visiteurs au château pour le plus grand plaisir du châtelain.

En 2012, Jean-Yves Casgha a tempéré le surnaturel : « Le bruit peut correspondre à une décharge du condensateur, ce qui peut se produire dans les endroits humides comme le château ; Et pour la lumière, c'est la présence forte d'un gaz radioactif « Le radon » qui pourrait en être l'origine ».

Il est vrai que depuis la mort d'Ephraïm Tagori, en 1998, Lucie ne s'est plus manifestée...

Mais la légende perdure, et qui sait si Lucie ne reviendra pas visiter le château à nouveau, dans quelques jours, quelques années, ou quelques siècles...

Pierre ADNET

Tableau de Lucie au château de Veauce Broche signée Jacques Brevers



VOUS AVEZ DIT "BILLE EN TÊTE" OU "BILLES EN TERRE" ?

En 1871, Alexandre BARRAL et son frère, (l'un marchand de drap et l'autre industriel), débauchent un village entier d'Alsaciens qui, refusant le joug prussien, acceptent de venir s'installer dans la Drôme.

En 1876, ils ouvrent à Cobonne une usine de fabrication de "*billes et de calots*" et mobilisent les Alsaciens pour tailler des pierres en petits cubes de un à deux centimètres avec "*de la pierre d'onyx et de la bonne pierre grise*" toutes deux issues des carrières de la commune.

Ces cubes sont placés sur une plaque circulaire en fonte d'un mètre de diamètre dont le mouvement de rotation en arrondit les angles. Cette plaque tourne dans un filet d'eau, (provenant de la Sye), mélangé à du sable servant d'abrasif. L'eau évitait la surchauffe et permettait l'évacuation des boues.

Sont ainsi obtenus des billes ou *goubilles* de dix-huit millimètres, des *calots* de vingt millimètres et des "*biscayens*" de trente-quatre millimètres.

Une heure de "passée" produisait environ 700 billes. Pour leur donner de la couleur, on utilisait des bains de poudre d'aniline et de soufre.

Suivant la saison de vingt-deux à vingt-sept ouvriers travaillaient jour et nuit.

En 1886, les habitants de la commune écrivent au Sous-Préfet de Die pour se plaindre de la pollution des eaux de la Sye. S'ensuivent des travaux sur le canal qui améliorent la situation mais ne suppriment pas les nuisances causées par l'usine, et la production continue.

En 1914, il y a pénurie d'eau sur le site, alors, les frères Barral installent une nouvelle usine à Aouste qui, à partir de 1920 jusqu'en 1928, utilise la force motrice de l'eau du canal de Gérianne, (toujours sur la Sye).

Puis cette fabrication devient de plus en plus onéreuse. Elle est abandonnée au profit de la production de billes dites "**en terre**"...

Nous y voilà ! Il est peut-être temps de tordre le cou à cette appellation car elle est, me semble-t-il, erronée et abusive !

La fabrication du nouveau produit remplaçant celui en "*pierre d'onyx et bonne pierre grise*" nécessite l'utilisation d'une bétonnière dans laquelle sont mises les futures billes sous forme de grains de sable protégés par une gangue d'argile, ("*la peau*"). Le tout a la taille d'une granule homéopathique.

La bétonnière tourne pendant environ sept heures. Au fur et à mesure, on rajoute un mélange de chaux et de ciment, plus un peu d'eau, jusqu'à l'obtention d'un diamètre définitif.

Suit un séchage naturel sur claies pendant plusieurs semaines au cours desquelles les billes deviennent grises.



Elles sont ensuite polies en tournant dans une autre bétonnière toujours avec un peu d'eau. Dernière opération : la couleur qui s'obtient par trempage dans différents bains. Pour certaines, il peut y avoir vernissage. Était ainsi produit environ un million de billes par semaine.

Dans les années 30, elles seront cuites dans des fours à bois puis à coke. À partir de 1935, suite à la pénurie de combustible, il n'y aura plus de cuisson. Le mélange d'origine reste toujours la chaux mais avec du ciment artificiel. Elles seront séchées par infra-rouge.

Dans les années 80, l'usine produit encore 50 millions de billes par an. La concurrence de celles en verre, chinoises et américaines, contraint à l'arrêt total et définitif de la fabrication "en terre" en 1984.



Billes en "terre".



Billes en verre.

Qui veut jouer avec Janigote ?

M'enfin !...



Mélanie Molaire, femme de ménage du journal de Spirou, n'en croyait pas ses yeux, et tordait sa serpillière de désespoir. Elle avait beau frotter et re-frotter, ces maudites traces de pas bleues ne disparaissaient pas. Voilà que maintenant, elles zigzaguaient à travers toutes les pages du journal. Personne n'avait jamais vu l'arpenteur fantôme. Et puis un jour, le 28 janvier 1957, on vit apparaître au coin d'une page un drôle de type qui venait de pousser la porte de la rédaction. Endimanché d'un blazer canard, sa silhouette d'échalas ajustait un improbable nœud papillon. Aucune expression n'animait sa bouille aussi ronde que son pif... Et pas une indication pour l'identifier ! Dans le numéro suivant, cet olibrius a fermé la porte et ôté sa cravate. Les mains dans les poches, il attend, c'est tout. La semaine d'après, il a changé de look : vieux pull vert à col roulé, jean retroussé aux chevilles, il est avachi sur une chaise et allume une cigarette... On attendra encore un peu pour savoir qu'il se prénomme Gaston et... qu'il ne sert à rien.

Qui aurait pu prédire un destin de star à cet ahuri tout mou, entré par effraction dans le monde de la bande dessinée ? Certainement pas son créateur, Jean Franquin, qui déclarera plus tard avoir imaginé " *un personnage trop bête pour être un héros* ", dans la seule intention de mettre un peu de pagaille dans les coulisses du journal.

Or Gaston Lagaffe, l'antihéros sans emploi, va prendre possession de son créateur pendant quarante ans - jusqu'à son décès le 5 janvier 1997 - et même bien longtemps après.

Ainsi donc, alors que son concurrent Tintin cultive l'héroïsme et l'humour pour enfants sages, le journal de Spirou et Fantasio (animés par le même Franquin) se laisse subvertir par un redoutable anarchiste, celui par qui " *la paresse, mère de tous les vices, devient muse des arts* ".

Changeant de chaussures au profit de confortables espadrilles, d'abord orange, puis bleues (aveu des mystérieuses traces du début ?) Gaston s'installe à demeure dans la rédaction, avec le titre présomptueux de "garçon de bureau". En même temps que sa tignasse pousse en pétard et que s'élimine son unique jean, il ne cesse d'aménager les lieux à la convenance de sa légendaire léthargie, à grand renfort d'oreillers suremplumés, de hamacs à géométrie variable, de cafetières atomiques et de poubelles téléguidées. Il fortifie son nid contre les agressions de la société laborieuse. Au grand dam du rédac'chef, Léon Prunelle, qui s'arrache la barbe à la seule (et probable) perspective de le voir ne serait-ce que frôler l'apoplectique M. Demesmaeker dans l'escalier qui mène à la signature espérée d'hypothétiques contrats.

Ecolo avant l'heure, Gaston héberge en son antre une ménagerie digne d'un Noé pompette : un chat complètement dingo et une mouette ricanante, la souris Cheese qui vit dans un bloc de gruyère, le poisson rouge Bubulle, le hérisson Kissifrott et des chevaux, vaches, cochons, couvées, que Franquin, fameux dessinateur animalier (le marsupilami !) croque en gourmet.

Pour se simplifier l'existence, Gaston détraque celle des autres en toute innocence et transforme les locaux du journal en laboratoire pour un concours Lépine complètement déjanté : machine à nouer les cravates qui étrangle ses utilisateurs, gazogène fumant qu'il a monté sur son antique Fiat 509 jaune à damier et qui a l'efficacité d'une sulfatuse sur le fulminant agent de police Longtarin. Sa recette de "*morue aux fraises avec mayonnaise chantilly aux câpres flambée au pastis*" pourrait anéantir tout un repas d'affaires. Et que dire des concerts qui lézardent les murs avec les monstrueuses vibrations de son mammothésque "gaffophone".

Non content de désarmer le système établi, Gaston est aussi un enfant poète au cœur pur capable d'inventer une tondeuse à gazon miniature pour tondre entre les pâquerettes, ce qui met en extase M'oiselle Jeanne, la roucouillante et daltonienne secrétaire, amoureuse de notre catastrophique farfelu, que les charmes potelés ne laissent pas insensible.

En ces temps de festival d'Angoulême, on ne pouvait pas oublier un des héros les plus populaires de la BD et son génial créateur Franquin.

JPM - Janvier 2024



Hommage au Mercantour.

Massif majestueux émergeant de la neige,
Tes cimes de sapins s'élancent vers le ciel
Immense piédestal vers l'azur que protège
L'abrupt de tes versants du commun des mortels.

L'eau pure de tes lacs reflète un blanc nuage
Issu des champs d'hermine dont ils sont les bijoux,
Elle va, chantonnant, égayer les alpages
Puis, triste, se salir aux boues grises des vaux.

Heureux qui, gravissant le roc hostile et rude,
Atteint les hauts sommets pour approcher les cieux,
Loin des fonds embués des tristes servitudes
Que l'homme a inventées pour s'éloigner de Dieu.

Vertigineuse vue de la Passe des Ladres,
Enivrante beauté de l'azur des sommets,
Contemplerai-je encor votre splendide cadre,
Avant d'abandonner ce monde pour jamais.

Francis Missonnier.

Avis aux adhérents.

Nous vous rappelons que le Samedi 27 avril 2024 à 15h se déroulera
Salle du 8 Mai, un concert en provençal donné par Jean-Bernard Plantevin
accompagné par ses musiciens. Entrée payante : **5€**.

Choses vues :

Avez-vous remarqué la faculté d'adaptation des vendeurs à la sauvette
africains ? Quelques gouttes de pluie, ils vous proposent aussitôt tout un
échantillonnage de parapluies... Le soleil apparaît, et illico leur étal se couvre de
lunettes de soleil et de chapeaux... Et si vous les croisez à la plage, à tout cet
attirail s'ajoutent serviettes et draps de bain. Devant une telle métamorphose,
nous sommes obligés de leur dire : chapeau !

Ami, ne demande pas ce que l'Association fait pour toi....

Demande-toi ce que tu fais pour l'Association.
